

« C'est toujours l'agriculteur qui décide »

Des agriculteurs qui en soutiennent d'autres, pour les aider à résoudre leurs difficultés : c'est l'idée du réseau Solidarité Paysans. Reportage dans le Puy-de-Dôme où l'association, créée par des membres de la Confédération paysanne, a su sortir des cases syndicales et réunir des bénévoles de différents horizons.



Émeline et Romain, le temps d'une pause avant la traite. ©SPEA

Quand on se rencontre le 15 novembre, Guillaume a encore les jambes raides et l'allure fatiguée. Il est sous antibiotiques pour la maladie de Lyme, mais ce n'est pas pour ça que Solidarité Paysans l'accompagne. « Financièrement, j'étais mal. En 2015, 2016, j'avais trop investi d'un coup, les cours¹ n'allaient pas et j'avais de plus en plus de mal à payer ce que je devais, même sans me verser de salaire. » On boit un café dans son habitation préfabriquée, toute petite maison bien aménagée, posée à l'entrée de la ferme. Les vaches Parthenaises sont tout près, dans le bâtiment à côté et les champs autour. Guillaume a environ 120 animaux – une cinquantaine de veaux naissent chaque année. Il vend sa viande en direct, en boucherie, et au groupe Bigard. Autour de la table, il y a Gérard Bouvin, ancien éleveur, et Marie-Jeanne Deat, ancienne assistante sociale. Tous deux sont retraités et bénévoles à Solidarité Paysans. C'est Gérard qui intervient auprès de Guillaume, en binôme avec une salariée – une règle qui s'applique à tous les accompagnements menés par l'association. Âgé d'une quarantaine d'années, l'éleveur est l'une des rares personnes accompagnées à accepter de témoigner : pas facile d'afficher ses difficultés. Pour que le suivi fonctionne, « il faut laisser sa fierté de côté »,

confie-t-il. Il a croisé l'association dans un couloir de tribunal, le jour de sa demande de redressement judiciaire. « C'est le Crédit agricole qui me l'avait conseillé. Ça me faisait flipper. Je suis arrivé seul, les oreilles basses, mais ça s'est bien passé. Avec le redressement, les dettes passées sont gelées pendant une année et tu dois seulement payer les dépenses courantes. Puis, la dette est étalée sur 15 ans. Maintenant, je suis à jour, je paie ce que je dois, et les banques acceptent à nouveau de me faire crédit. »

« Les Auvergnats, c'est comme des châtaignes »

Avec Gérard, ils ont « tout revu » le fonctionnement de la ferme, pour trouver « là où on pouvait gagner. Par exemple, j'ai un peu moins d'animaux et je suis plus autonome en fourrage », explique Guillaume. Pour Gérard, le cas de Guillaume est représentatif d'une génération qui a repris la ferme des parents et peine à renouveler le modèle. « Il a copié l'exploitation mise en place par son père, et tout seul, il a fait de gros investissements pour moderniser. En même temps, il faisait de l'élevage de l'ancien temps, avec "ma vieille vache, ma mignonne, dont je ne veux pas me séparer" »... Guillaume a accepté de « revoir la conduite d'élevage », c'est-à-dire envoyer plus vite à l'abattoir une vache qui ne donne plus de veaux,

« même si c'est dur ». À « 80 balais », son père continue de l'aider : « Là, il est en train de semer du blé. Quand ça n'allait pas, il me disait : "Tiens bon, y aura du changement." Il est un peu bourru, mais il donne de l'espoir. On dit que les Auvergnats, c'est comme les châtaignes... » « Je l'avais jamais écoutée celle-là ! », rigole Gérard.

La ferme de Guillaume est située à Puy-Guillaume, près de Thiers. Avec Marie-Jeanne, nous repartons vers Clermont-Ferrand, à 50 km. Ce soir, à la salle des fêtes de Lempdes, Solidarité Paysans Puy-de-Dôme fête ses vingt ans : expositions, projections, discours, gâteau et champagne, bal trad. Des gens « plutôt FN-SEA » vont danser avec des paysans « complètement Conf' » ! C'est comme ça que l'association s'est construite : en sortant des cases du syndicalisme agricole. Même si au départ, « on émanait à 100 % » de la Confédération paysanne, se souvient Jean-Michel Genillier, paysan-boulangier retraité, président de l'association pendant dix ans. « On était cinq, et on voulait faire du syndicalisme à notre façon. »

L'initiative de ce petit groupe s'inscrit dans un

« On n'a pas le monopole de la solidarité ! »

mouvement plus large de réaction à la politique agricole productiviste, qui fragilise de nombreuses fermes et conduit à des drames humains (lire encadré). Elle s'est appuyée sur l'expérience de Florence Hérard, qui s'est installée en Auvergne après avoir travaillé pour Solidarité Paysans dans le Pas-de-Calais, et a « mis le pied à l'étrier » aux bénévoles pour leurs premiers accompagnements. Le principe de base était simple : des agriculteurs apportent leur écoute et leur appui à d'autres agriculteurs, pour les aider à surmonter leurs difficultés économiques, administratives, sociales, techniques... Et il y avait de la demande.

« Tout de suite, on a eu pas mal d'appels, se souvient Laurence Damatte, salariée depuis les débuts de l'association. On a vite vu les limites du petit noyau de départ. En communiquant dans la presse pour chercher des bénévoles, on s'est retrouvés avec des gens d'un autre bord politique. La motivation, c'était de s'enrichir des différences. » Grâce à cette ouverture, Jean-Michel a « rencontré des collègues que je n'aurais pas connus autrement, qui ne seraient jamais venus à la Maison des paysans². On n'a pas le monopole de la solidarité ! ». Cette posture permet d'accompagner une grande diversité de personnes, qui « se sentent toutes légitimes à appeler », résume Laurence.

Ce soir à la salle des fêtes, on croise Pierre et Suzanne Thevenon, qui ont rejoint l'association en 2007. « À l'époque, on avait des vaches laitières, et on savait qu'on arrêterait au mois de septembre. On a vu un article sur Solidarité Paysans dans le journal,

on est allés voir. Puisque nous, on a eu la chance de ne pas être en difficultés, on voulait donner un petit coup de main. Je suis plutôt FNSEA, confie Pierre. Je savais où je mettais les pieds en venant ici, mais dans la charte, il était écrit que ce n'était ni politique, ni syndical. Et j'ai été très bien accueilli ! » Damien, lui, est bénévole depuis six mois. Éleveur laitier bio, en Gaec avec ses deux frères, il avait « envie de rendre service, sans faire de politique. Je déteste les syndicats. Avec mes frères, on a repris une petite ferme qu'on a triplée. On a eu beaucoup de crises, on a passé le cap. Je comprends ce que vivent les agriculteurs, quand il y a des moments où on ne peut pas se tirer de salaire parce que les cours ont baissé ! » Ancienne éleveuse, Annie aussi estime qu'il est important « d'avoir les codes », et que « les gens salariés dans leur vie » auront plus de mal à comprendre les agriculteurs. Le bénévolat s'est cependant ouvert, depuis quelques années, à des personnes qui ne viennent pas de ce milieu. « Chaque bénévole a plein de compétences », souligne Laurence.

Vers le collectif

Pour les paysans bénévoles, il n'est pas toujours simple d'accompagner des modèles de production en décalage avec leurs idées. « Certains bénévoles sont mis en réaction par les systèmes qu'ils rencontrent, parce qu'ils ont des convictions politiques et syndicales, observe Laurence. Nous avons des groupes de parole dans lesquels ils peuvent exprimer ce qui est difficile pour eux. » À la salle des fêtes, l'un des panneaux de l'exposition exprime cette « tension » entre « l'accompagnement pour répondre à une demande individuelle et pallier les carences du système », et « la défense du vivant, de l'émancipation des personnes, de la transformation sociale ». Jean-Michel rappelle que « c'est toujours l'agriculteur qui décide, on l'accompagne où il veut. Mais si on voit les choses différemment, on peut lui dire qu'il y a d'autres façons de faire, lui donner d'autres pistes. » En plus des accompagnements individuels, l'association propose des temps collectifs : groupes de parole, formations, chantiers... Depuis 2021, six groupes de pairs ont été créés en Auvergne et dans la Loire (lire page suivante). Serge, éleveur bio retraité et bénévole en Haute-Loire, coanime l'un des groupes. « Cela permet de ramener au collectif des agriculteurs isolés que l'on suivait individuellement, observe-t-il. En parlant entre eux de leurs difficultés, ils arrivent à une reconnaissance de leur état sociétal : ils sont trop seuls dans leurs fermes. Ça leur a donné envie de se retrouver et de prendre le temps de s'écouter. Ils commencent à comprendre, progressivement, qu'ils sont dans un système qui les bouffe. Mais remettre en cause ce système, c'est pas facile ! »

Lisa Giachino

1 - Les cours des produits agricoles sur les marchés financiers. 2 – Local associatif où la Confédération paysanne a son bureau.



Fragilité organisée

Au début des années 60, les pouvoirs politiques (France et Europe) cherchent à faire diminuer le nombre de fermes en éliminant les plus petites, à augmenter la productivité, et à faire baisser les prix de l'alimentation. Les paysans doivent se lancer dans une course à l'agrandissement et à la modernisation qui les fragilise: le moindre incident peut s'avérer fatal. Au début, « l'inflation, d'un taux nettement supérieur au taux des emprunts bancaires, permettait de supporter la charge des remboursements. Mais, depuis le début des années 80, la maîtrise de l'inflation, l'apparition des surproductions structurelles et l'accélération de la baisse des prix entraînent des drames humains et sociaux », écrit le réseau national Solidarité Paysans. C'est dans ce contexte que naît une première vague d'associations, « SOS agriculteurs en difficulté » et « SOS Paysans », principalement à l'initiative de membres de la Confédération paysanne et des Chrétiens dans le monde rural*. En 1992, les associations créent le réseau Solidarité Paysans.

*Des membres du Mouvement de défense des exploitants familiaux et du Mouvement d'action rurale - d'obédience protestante - étaient aussi, dans une moindre mesure, impliqués.

Alexandra a saisi le regard de son chat

couché près de ses vaches. Cette photo, comme toutes celles des pages 14 à 17 (à part celle de Guillaume et Gérard ci-dessous), fait partie d'une exposition réalisée par des paysannes et paysans accompagnés. Une façon de témoigner de leur cheminement, autrement que par des mots. « Parler de photo aux agriculteurs, alors qu'ils nous appellent pour parler de leurs difficultés ? » La démarche n'avait rien d'évident, reconnaît Florence, salariée de Solidarité Paysans. Pourquoi de nombreux agriculteurs accompagnés ont accepté de participer ? « On est fiers de notre métier et on veut le montrer », ont-ils répondu.

270 accompagnements sont réalisés chaque année par les 110 bénévoles et 7 salariée·s (4,5 ETP) de Solidarité Paysans en Auvergne. La durée moyenne des suivis est de 2 à 3 ans. 90 % des agriculteurs maintiennent leur activité. L'association régionale a été créée en 2010, lorsque les départements voisins ont sollicité celle du Puy-de-Dôme.

RSA. En 2011, le département du Puy-de-Dôme lance un appel d'offres pour « la mise en œuvre d'accompagnements professionnels, à destination des exploitants agricoles bénéficiant du RSA ». Après réflexion, Solidarité Paysans décide de postuler. Aujourd'hui, les bénéficiaires du RSA représentent plus de la moitié des personnes accompagnées dans le Puy-de-Dôme.



« Quand t'as la tête dans le guidon, tu vois pas tes conneries comme les autres qui voient les tiennes. »

Gérard (à droite sur la photo), ancien éleveur et bénévole, accompagne Guillaume (à gauche)

©LADF



Ci-dessus : Julianne pose la bâche de sa serre, avec l'aide de ses proches.

À droite : chantier collectif organisé par l'association, pour aider un éleveur à aménager un espace d'alimentation pour ses vaches.

© SOLIDARITÉ PAYSANS EN AUVERGNE



Accompagner : pourquoi, comment ?

« La famille qui prend le relais »

« Les problèmes principaux rencontrés sont l'endettement, les problèmes techniques, l'administratif (avec les réglementations et obligations sanitaires, si tu perds pied, tu te retrouves rapidement dessous), les maladies, divorces et accidents du travail. Depuis cinq ans, les agriculteurs perçoivent 20 euros par jour d'indemnité en cas de maladie... mais ils doivent être à jour de leurs cotisations sociales MSA. La plupart du temps, ils travaillent quand même, ou c'est la famille qui prend le relais. La génération des 50-60 ans a des parents à la retraite qui aident pas mal : en général le père pour les cultures, la mère pour les papiers. Mais quand ils décèdent, l'agriculteur se retrouve tout seul. »

Laurence, salariée depuis 20 ans

« Donner sa juste place à la compagne »

« Quand Solidarité Paysans a démarré, j'ai lu un article dans le *Paysan d'Auvergne* et je me suis dit : "À la retraite, j'irai." Mes capacités, mes connaissances du milieu, je veux les mettre à profit des autres. Quand on arrive chez eux, les agriculteurs ont tellement de questions ! Ils sont immergés. J'essaie de leur apporter de la sagesse et de la sérénité. Et si on arrive à les faire rire avant de partir, il n'y a parfois pas besoin de revenir ! L'accompagnement, c'est aussi la possibilité de donner sa juste place à la compagne. J'ai aidé par exemple une femme d'agriculteur à aller jusqu'au niveau Bac en compta. Quand je travaillais, j'aurais eu besoin de sagesse auprès de moi. On était une ferme importante, prise en exemple par les conseillers agricoles, mais moi, je n'étais pas pour cette gestion. Il fallait faire de gros veaux, et ils étaient tout mous ! On voit souvent une gestion d'esbrouffe, du paraître, qui ne fait pas le bonheur ni le beurre de la ferme. »

Annie, ancienne éleveuse, bénévole depuis 12 ans

« Il faut être lucide et s'adapter à la personne »

« Pour mes deux premiers accompagnements, j'ai demandé à rencontrer des gens qui avaient des difficultés surmontables, car je suis sensible. Le premier a un bailleur tyrannique. Pour l'aider, il faut être lucide et tenir compte de la psychologie de la personne. J'aurais voulu y aller plus fort pour qu'il obtienne plus de droits, mais si on était allés trop loin, il n'aurait pas pu tenir le combat. L'autre personne est agriculteur et travaille à l'usine, il avait des retards de cotisations. On a travaillé sur un échéancier avec la MSA. J'ai aussi participé à une mission chez un agriculteur, pour bétonner un espace de libre service pour l'alimentation de ses bêtes. Les agriculteurs restent décisionnaires : c'est à eux d'écrire leur chemin. »

Damien, éleveur, bénévole depuis 6 mois

« Dérouler la pelote »

« Notre boulot, c'est de dérouler la pelote pour s'apercevoir qu'il y a eu un élément déclencheur, 4 ou 5 ans auparavant : un problème familial, un autofinancement sans crédit, une maladie, une mauvaise récolte... On se dit : "Ça j'ai connu, j'ai fait comme ça..." Mais peut-on appliquer la même méthode ? Dans ma vie, j'ai eu des moments très bas. Mon épouse travaillait à côté, c'est elle qui me faisait manger. Les agriculteurs sont très résilients, tant qu'ils peuvent tenir, ils tiennent. Appelez-nous plus tôt ! »

Jean-Luc, ancien éleveur, président de l'association

« Mes poings dans mes poches »

« Les résultats de l'accompagnement sont tellement aléatoires ! Souvent, je serrais mes poings dans mes poches. Il ne faut pas brusquer les gens, mais c'est pas évident ! Souvent, on vous appelle pour un problème, mais il y en a d'autres. Il y a des situations pas marquées. En binôme avec la salariée, on faisait une partie du trajet ensemble pour préparer l'entretien, et ensuite on discutait de ce qu'on pouvait faire. »

Pierre, ancien éleveur et ancien bénévole

Madeleine et Jean-Paul, « les premiers aidés »

Jean-Paul et Madeleine ont été « les premiers aidés » par Solidarité Paysans Puy-de-Dôme, en 2005, et ont gardé des liens forts avec l'association. « On voit régulièrement notre bénévole, on fait notre don tous les ans, on vient à chaque AG ! » Le couple a d'abord eu besoin d'être accompagné pour régler « une brouille d'assurance ». Puis Jean-Paul a découvert son ancien associé n'avait pas payé sa part de dettes lors de la dissolution du Gaec. « Du coup notre ferme n'avait pas droit au découvert, on ne pouvait faire aucun investissement », explique Madeleine. L'association les a épaulés pendant les longues années de procédure judiciaire. « On a bu le champagne au bout de dix ans ! » En 2007, Madeleine a repris la ferme seule, tandis que Jean-Paul devenait chauffeur routier. Jean-Paul : - *Un salaire qui rentre à la fin du mois, ça fait du bien !* Madeleine : - *J'ai trouvé que je me débrouillais très bien ! J'ai baissé un peu le nombre de brebis, à 250. Et j'ai complété par de petites choses : plâcière de marché, des ménages...*

«On peut parler sans tabou»

Des agricultrices et compagnes d'agriculteurs, aux parcours semés d'embûches, se retrouvent pour échanger, s'entraider, se former... Rencontre avec Béatrice et Claire.

Casquette, cheveux courts, Béatrice se dit «agricultrice, mais bientôt plus»: sa ferme de vaches allaitantes est en liquidation. Les ennuis se sont accumulés depuis qu'elle est séparée de son mari, avec qui elle a été en Gaec, et même avant: «J'étais mariée à quelqu'un de violent. Je n'avais aucun lien social, à part au marché, mais ce n'est pas comme avoir des amis chez qui aller. On n'ose pas demander à droite à gauche, on s'enfoncé dans les difficultés et le stress. C'est dur comme métier, surtout quand on arrive à 50 ans.» Béatrice a décidé d'arrêter pour préserver ses trois enfants. «Ils m'aident énormément. Je veux qu'ils puissent vivre leur jeunesse. J'avais peur qu'ils n'acceptent pas, mais ils ont dit que c'était la meilleure solution.» Le plus difficile a été «le départ des vaches. Elles ne sont pas loin, chez un collègue, mais je n'arrive pas à aller les voir». Aujourd'hui, elle veut «essayer de trouver un boulot alimentaire, et de vivre». Avec l'espoir de garder la ferme, pour son fils de 17 ans: «Il veut s'installer plus tard.»

« Je n'étais pas du milieu »

Une quarantaine de vaches, du blé, du tournesol et du soja: Claire a repris la ferme, en polyculture-élevage, à la mort de son mari. «Je n'étais pas du milieu, j'ai eu la chance d'avoir un propriétaire qui croyait en moi», précise-t-elle. «Usée» et en arrêt maladie, c'est son fils qui la remplace. Comme Béatrice, elle fait partie des «copines». Un groupe de femmes,



Séance de formation sur la mécanique du tracteur.

agricultrices ou compagnes d'agriculteur, à qui Solidarité Paysans a proposé un accompagnement collectif – en plus du suivi individuel. **Claire:** On peut parler autrement qu'en termes techniques d'exploitation. On peut dire notre ressenti, avec des gens

qui nous entourent. Comme il n'y a que des femmes, on parle beaucoup plus librement, sans tabou. On n'est pas bloquées à se demander si on va dire les bons termes. **Béatrice:** Il n'y a pas de jugement. On peut arriver à faire quelque-chose qui paraît

simple à un homme, et en être contente. Les autres nous disent: "Bravo !" et pas "ça fait quinze ans que je le fais !". On a envie d'y aller parce qu'on va passer un bon moment. On passe beaucoup de temps à rigoler, on peut pleurer... **Claire:** On peut aborder nos

problèmes de femmes dans un monde agricole masculin. Ceux qui disent: "Laissez-nous le boulot, on sait y faire." Ceux qui nous accusent de piquer les terrains des hommes. Ou, quand on baisse les bras: "On t'avait dit que t'es pas capable !" **Béatrice:** Et toujours à donner des conseils alors qu'ils ne devraient pas... La BD *Il est où le patron ?** quand le commercial cherche le mec... C'est vraiment ça ! **Claire:** En 26 ans d'exploitation, j'en ai rêvé de ce groupe ! Je peux partager mon expérience, dire aux plus jeunes de ne pas baisser les bras. **Béatrice:** Dans les autres groupes, la base est technique, et ensuite ils parlent des autres problèmes. Nous, c'est l'inverse: on parle de nos problèmes, la technique vient après. On a fait un stage de mécanique où on nous a expliqué les moteurs. On voudrait faire de la soudure. »

« Les conjointes, de plus en plus impliquées »

Une douzaine de femmes participent au groupe, malgré de fortes contraintes: production, marché, enfants... Le collectif est animé par Laurence, salariée, et deux bénévoles. « C'est parti du constat qu'on accompagnait de plus en plus de femmes, et que les conjointes d'agriculteurs étaient de plus en plus impliquées et souvent en souffrance », explique Laurence. Un courrier a été envoyé à plus de 60 femmes d'Auvergne, dont une dizaine se sont portées volontaires. « Beaucoup sont pas mal fragilisées. C'est déjà quelque-chose de venir dans le groupe, prendre la parole, partager leur situation. Ici, les conjointes trouvent un espace pour assumer que, même si elles ont un boulot à part, elles sont embringuées dans l'agriculture. »

Lisa Giachino

**Il est où le patron ?*, Maud Bénézit et Les Paysannes en polaire, éd. Marabulles, 2021.

Quand la recherche se penche sur le quotidien

«Dans la recherche sur l'agriculture, il y a un gros attrait pour les modernités techniques et écologiques. Mais ceux qui vivent les difficultés dans leur vie de tous les jours, ils sont un peu oubliés.» Xavier Coquil est chercheur à l'Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement (Inrae). Il fait partie de Territoires, une Unité mixte de recherche qui s'intéresse notamment à «l'accompagnement des transformations du travail agricole». Il a mené, avec Solidarité Paysans en Auvergne, la recherche-action PinsMoi (Penser l'impensable pour se prémunir et sortir de la difficulté en agriculture). Le premier axe concerne la détection précoce des paysans en

difficulté. Il a mis en évidence l'importance du voisinage non agricole et de la famille, qui «font un gros travail d'écoute, indique le chercheur. Mais ils n'ont souvent pas connaissance du réseau professionnel qui peut prendre le relais. Ils ont aussi peur d'être intrusifs. » Le second axe a permis d'expérimenter l'accompagnement de groupes de pairs, qui ont démontré leur capacité à redonner de la confiance aux personnes, et à «reconstruire du collectif professionnel». Des questions demeurent: «Comment dépasser l'empathie, apporter un décalage de point de vue, ne pas seulement construire un récit collectif comme quoi c'est difficile de s'en sortir ?»

Dans le Pas-de-Calais,

l'association Arcade – Ruraux Solidaires a élargi son champ d'action. Créée en 1992 par des agriculteurs pour aider leurs pairs, elle accompagne également artisans, commerçants et professions libérales.

Faire un don

Sur solidaritepaysans.org on trouve la carte des antennes régionales, des liens pour faire un don via Helloasso et tous les contacts.

Contacts

> **Solidarité Paysans, Réseau national**
104 rue Robespierre 93 170 Bagnolet - 06 41 05 43 01.
> **Solidarité Paysans en Auvergne**
Maison des Paysans, Marmilhat, 63370 Lempdes - 04 73 14 36 10.
auvergne@solidaritepaysans.fr